

Kierman. Lors de la lutte qui a eu lieu entre l'Éclair et les autres journaux pour les impressions de ville, Peter Kierman, a reçu \$1,000.

Le 15 septembre 1895, M. Adams, M. T. Smith répond que Kierman, président d'avoir une grande influence sur le Conseil de ville. Il était alors, de reste, employé de la ville.

Adams veut la production de livres ou se trouvent les commissions de différents journaux, celle de l'Éclair, d'autres.

Adams demande la production des livres de décembre et de janvier de l'Éclair et de la Tribune.

Adams veut la production des livres de décembre et de janvier de l'Éclair et de la Tribune.

Adams veut la production des livres de décembre et de janvier de l'Éclair et de la Tribune.

Adams veut la production des livres de décembre et de janvier de l'Éclair et de la Tribune.

Adams veut la production des livres de décembre et de janvier de l'Éclair et de la Tribune.

Adams veut la production des livres de décembre et de janvier de l'Éclair et de la Tribune.

Adams veut la production des livres de décembre et de janvier de l'Éclair et de la Tribune.

Adams veut la production des livres de décembre et de janvier de l'Éclair et de la Tribune.

Adams veut la production des livres de décembre et de janvier de l'Éclair et de la Tribune.

Chas. J. Jenkins, un résident de Carrollton, grève menaçant de se hier soir à 10 heures par Jack Woodward.

Hier soir vers dix heures une grande exaltation s'est produite à Carrollton. Le nouvel élu de ce district, Charles Jenkins, a été gravement blessé hier soir à 10 heures par Jack Woodward.

Chas. Jenkins, un homme de couleur oncé par un membre de la Métrairie, se trouvant dans une rue peu fréquentée, quand il a été assailli par un blanc nommé Jenkins, mais raison, lui a tiré un coup de revolver. Jenkins a été atteint à la tête et à la jambe. Il a été transporté à l'hôpital. Les agents de police ont arrêté Jenkins, mais il n'a pu être identifié.

Jenkins déclare que son avallait été accompagné d'un homme de couleur, et qu'il n'avait pas tiré sur Jenkins. Il a été relâché, et c'est alors que sans motif il a tiré sur Jenkins. Il a été arrêté et conduit à l'hôpital.

L'ambulance a été immédiatement mandée et les étudiants, reconnaissant Jenkins à l'hôpital. Les agents de police ont arrêté Jenkins, mais il n'a pu être identifié.

L'ordre de non arrestation a été télégraphié à tous les postes de police. L'ambulance a été immédiatement mandée et les étudiants, reconnaissant Jenkins à l'hôpital.

Les premiers des Jolly parties, comme disent nos amis les Américains, organisés par des dames bien connues de notre ville, ont eu lieu hier soir au club électrique de Carrollton.

Le frein et le moteur étaient les deux points de discussion. M. Paul Jenkins, un homme de couleur, a été gravement blessé hier soir à 10 heures par Jack Woodward.

M. Adams a été arrêté par la police. Il a été relâché, et c'est alors que sans motif il a tiré sur Jenkins. Il a été arrêté et conduit à l'hôpital.

M. Adams a été arrêté par la police. Il a été relâché, et c'est alors que sans motif il a tiré sur Jenkins. Il a été arrêté et conduit à l'hôpital.

M. Adams a été arrêté par la police. Il a été relâché, et c'est alors que sans motif il a tiré sur Jenkins. Il a été arrêté et conduit à l'hôpital.

M. Adams a été arrêté par la police. Il a été relâché, et c'est alors que sans motif il a tiré sur Jenkins. Il a été arrêté et conduit à l'hôpital.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

Table of market prices for various goods and services, including flour, sugar, and oil.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

MARQUERIE. Décédé, mercredi, à 10 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France. Les obsèques ont eu lieu à 11 heures de son âge de 61 ans, M. MARQUERIE, natif de Lézard, veuve d'Edmond MARQUERIE, natif de France.

CELINE LACOSTE. — Je le savais, dit-il tristement, depuis ma maladie de l'année dernière, et pourtant je n'y voulais pas croire. Que devenant ma femme et ma fille ? — Je te croyais riche, interroge l'autre. — Ah ! ce n'est pas la question d'argent qui m'inquiète — elles seront à l'aïe ; mais notre bonne vie, notre vie si douce de quinze années !... C'était pitoyable de voir cet homme, vigoureux d'apparence, briés aussi par une douleur sans égale. Bien qu'endurci par une expérience continuelle des maladies et des angoisses, le docteur Durin supporta ce spectacle avec peine. Ne semble-t-il pas en effet, lors que l'homme retrouve les compagnons de sa jeunesse après une longue absence, qu'il rajouisse un moment à leur contact, et qu'il sente remonter en lui cette âme d'autrefois avec laquelle il les a aimés ? Le célèbre médecin n'échappait pas à cette émotion ; aussi tremblait-il un peu quand il se leva pour congédier son ami. — Mon pauvre Lacoste, dit-il je ne suis pas libre, mes malades m'appellent ; disons-nous adieu. — Tiens, continua-t-il brusquement, embrasse-moi. — L'un et l'autre pleuraient en se quittant. Le docteur Durin accompagnait son ami de province jusqu'à la gare, puis il monta lestement dans son coupé, qui partit à grand bruit. Le docteur Lacoste regarda l'équipage disparaître au coin de la rue Bellechasse, et s'éloigna seul à pied. C'était un dimanche, le soir, au

deux existence heureuse et reposée rappela trop vivement au malade sa femme et sa fille, qui le croyaient à Paris pour des affaires d'argent : c'était l'heure où chaque dimanche, après les vêpres qui finissent tard, elles allaient par les temps secs le long de la route plantée de peupliers. Il les voyait là-bas, dans ce coin isolé de l'Auvergne. Elles marchaient sans doute maintenant, calmes, contentes, et parlaient de lui. Le soleil couchant projetait devant elles l'ombre d'émoussé allongée des arbres, et leur promenade à pas lents, sur ce chemin silencieux, semblait au père le symbole de la vie bonne et honnête qu'il lui faudrait quitter bientôt. — Alors sa solitude au milieu de ce désert peuplé lui fit horreur ; il se souvint de son fils, qui s'achetait à Paris ses études de médecine, et bien qu'il eût, par des raisons particulières, résolu de cacher au jeune homme son voyage et sa maladie, il courut pour le voir. L'étudiant était sorti. — Il est avec quelques amies, pensa le docteur, que l'excoès de son charité rendait injuste, et il ne laissa pas son nom. Il avisa une voiture. Deux heures après, il prenait le train pour Clermont. La nuit s'écoula sans qu'il fermât les yeux ; il n'avait pas mangé depuis le dimanche matin ; une légère fièvre le tenait éveillé, et le bruit monotone des roues approfondi tellement la rêverie que, déjà épuisé par la certitude de sa fin prochaine, attendri contre nature par l'absence de sa

qu'il aimait le mieux au monde, sa femme et sa fille, se prit à venir, sur la première fois peut-être, sur toute sa vie, qu'il passa en revue d'un coup, avec la lucidité extraordinaire de mémoire qui se remarque chez les malades et chez les voyageurs. — Orphelin de père et de mère, il avait grandi sans famille, peu aimé, peu heureux, entre les quatre murs d'un collège de province. A vingt ans, il s'était révolté de ces dix années riche et libre. Il voulait tenter la gloire littéraire, et partit aussitôt pour Paris avec un recueil de vers dans sa valise. — On était en 1829. Pour avoir pleuré sur les Méditations, derrière ses dictionnaires, durant les longues études du soir, et défendu les Orientales à coups de poing dans la cour du lycée, il se croyait poète. Il était un sens habituel et dangereux du mot, qui pour la plupart désigne simplement une créature nerveuse et fièvre, facile à la douleur comme à la joie, et sans cesse remuée par les nobles sympathies. Il manquait de la puissance d'expression qui n'est acquise que par l'effort et le labeur ; il se contentait à cette analyse continuelle de son propre cœur qui jette l'écrivain hors de la vie et l'introduit dans l'art. Aussi sa feveur littéraire dura-t-elle peu. — Les poètes m'ont guéri de la poésie, disait-il en plaisantant, car il avait connu de près quelques-uns de ces jeunes maîtres les plus célèbres, et sa simplicité de province se révoltait contre la double existence de ces Parisiens, de plaisir et de

assez élégants et assez discrets pour ne s'exalter qu'une plume à la main dans la solitude de leur cabinet de travail. — Il avait rencontré un étudiant pauvre et sérieux, ce même Durin qui devait lui signifier son arrêt de mort. A sa suite, il s'était lancé dans la science. Il n'était pas assez fort pour ces études ; elles lui furent funestes. Elevé par le vieil amonieur de son lycée, resté chrétien jusqu'à l'âge d'homme, il abjura ses croyances au moment de la mort de son père. Il appartenait à cette époque et à cette famille d'esprits dont le décalic et malheureux Jonffroy a écrit la confession ; un sentiment profond sérieux de la vie lui interdisait comme un crime le doute et l'indifférence. La foi déracinée entraîna et arrachait avec elle les parties les plus nobles et les plus vives de son cœur. Il eut les révoltes aussitôt réprimées, les retours désolés vers ce passé à jamais évanoui, les regrets si voisins des remords, et toute cette lamentation dont l'écho magnifique remplit encore les chalets de nos grands poètes. Lui aussi, comme Henri Heine, il tendit les mains vers les étoiles paisibles par degrés ses tristesses philosophiques, dont toute l'émotion s'évanouit au fond de son cœur. — Il se souvint de sa femme et de sa fille, et il se prit à venir, sur la première fois peut-être, sur toute sa vie, qu'il passa en revue d'un coup, avec la lucidité extraordinaire de mémoire qui se remarque chez les malades et chez les voyageurs.

de détenu, la tendresse domina et, las de cette science pure qui le glaçait, il quitta Paris. — On était au moment du siècle où les résolutions extrêmes et les généreux copies n'étaient pas les jeunes gens ; celui-ci se fit médecin de campagne à Eyda. — Eyda est un petit village d'Auvergne, situé à 22 kilomètres environ de Clermont, parmi les montagnes et les bois, au bord d'un lac. Le lac d'Eyda n'est pas très grand, mais l'eau en est d'une pureté admirable. Ce n'est pas l'air sombre du laps, la turquoise est plus pâle, un beau soleil trempé de soleil donnerait l'idée de cette nappe d'eau transparente. Des ajoncs en garnissent les bords, et trois vieilles baques de pêcheurs s'y promènent en toute saison. Le docteur Lacoste fit bâtir au bord de ce lac une maison entourée d'un verger. Il déservait quelques bourgeois de la place et plusieurs hameaux perdus dans les montagnes. Comme sa fortune personnelle lui permettait de ne pas ériger beaucoup de ses malades, il fut vite célèbre dans tout le pays. L'action utile et la contemplation des champs paisibles par degrés ses tristesses philosophiques, dont toute l'émotion s'évanouit au fond de son cœur. — Il se souvint de sa femme et de sa fille, et il se prit à venir, sur la première fois peut-être, sur toute sa vie, qu'il passa en revue d'un coup, avec la lucidité extraordinaire de mémoire qui se remarque chez les malades et chez les voyageurs.

CELINE LACOSTE. — Je le savais, dit-il tristement, depuis ma maladie de l'année dernière, et pourtant je n'y voulais pas croire. Que devenant ma femme et ma fille ? — Je te croyais riche, interroge l'autre. — Ah ! ce n'est pas la question d'argent qui m'inquiète — elles seront à l'aïe ; mais notre bonne vie, notre vie si douce de quinze années !... C'était pitoyable de voir cet homme, vigoureux d'apparence, briés aussi par une douleur sans égale. Bien qu'endurci par une expérience continuelle des maladies et des angoisses, le docteur Durin supporta ce spectacle avec peine. Ne semble-t-il pas en effet, lors que l'homme retrouve les compagnons de sa jeunesse après une longue absence, qu'il rajouisse un moment à leur contact, et qu'il sente remonter en lui cette âme d'autrefois avec laquelle il les a aimés ? Le célèbre médecin n'échappait pas à cette émotion ; aussi tremblait-il un peu quand il se leva pour congédier son ami. — Mon pauvre Lacoste, dit-il je ne suis pas libre, mes malades m'appellent ; disons-nous adieu. — Tiens, continua-t-il brusquement, embrasse-moi. — L'un et l'autre pleuraient en se quittant. Le docteur Durin accompagnait son ami de province jusqu'à la gare, puis il monta lestement dans son coupé, qui partit à grand bruit. Le docteur Lacoste regarda l'équipage disparaître au coin de la rue Bellechasse, et s'éloigna seul à pied. C'était un dimanche, le soir, au

deux existence heureuse et reposée rappela trop vivement au malade sa femme et sa fille, qui le croyaient à Paris pour des affaires d'argent : c'était l'heure où chaque dimanche, après les vêpres qui finissent tard, elles allaient par les temps secs le long de la route plantée de peupliers. Il les voyait là-bas, dans ce coin isolé de l'Auvergne. Elles marchaient sans doute maintenant, calmes, contentes, et parlaient de lui. Le soleil couchant projetait devant elles l'ombre d'émoussé allongée des arbres, et leur promenade à pas lents, sur ce chemin silencieux, semblait au père le symbole de la vie bonne et honnête qu'il lui faudrait quitter bientôt. — Alors sa solitude au milieu de ce désert peuplé lui fit horreur ; il se souvint de son fils, qui s'achetait à Paris ses études de médecine, et bien qu'il eût, par des raisons particulières, résolu de cacher au jeune homme son voyage et sa maladie, il courut pour le voir. L'étudiant était sorti. — Il est avec quelques amies, pensa le docteur, que l'excoès de son charité rendait injuste, et il ne laissa pas son nom. Il avisa une voiture. Deux heures après, il prenait le train pour Clermont. La nuit s'écoula sans qu'il fermât les yeux ; il n'avait pas mangé depuis le dimanche matin ; une légère fièvre le tenait éveillé, et le bruit monotone des roues approfondi tellement la rêverie que, déjà épuisé par la certitude de sa fin prochaine, attendri contre nature par l'absence de sa

qu'il aimait le mieux au monde, sa femme et sa fille, se prit à venir, sur la première fois peut-être, sur toute sa vie, qu'il passa en revue d'un coup, avec la lucidité extraordinaire de mémoire qui se remarque chez les malades et chez les voyageurs. — Orphelin de père et de mère, il avait grandi sans famille, peu aimé, peu heureux, entre les quatre murs d'un collège de province. A vingt ans, il s'était révolté de ces dix années riche et libre. Il voulait tenter la gloire littéraire, et partit aussitôt pour Paris avec un recueil de vers dans sa valise. — On était en 1829. Pour avoir pleuré sur les Méditations, derrière ses dictionnaires, durant les longues études du soir, et défendu les Orientales à coups de poing dans la cour du lycée, il se croyait poète. Il était un sens habituel et dangereux du mot, qui pour la plupart désigne simplement une créature nerveuse et fièvre, facile à la douleur comme à la joie, et sans cesse remuée par les nobles sympathies. Il manquait de la puissance d'expression qui n'est acquise que par l'effort et le labeur ; il se contentait à cette analyse continuelle de son propre cœur qui jette l'écrivain hors de la vie et l'introduit dans l'art. Aussi sa feveur littéraire dura-t-elle peu. — Les poètes m'ont guéri de la poésie, disait-il en plaisantant, car il avait connu de près quelques-uns de ces jeunes maîtres les plus célèbres, et sa simplicité de province se révoltait contre la double existence de ces Parisiens, de plaisir et de

assez élégants et assez discrets pour ne s'exalter qu'une plume à la main dans la solitude de leur cabinet de travail. — Il avait rencontré un étudiant pauvre et sérieux, ce même Durin qui devait lui signifier son arrêt de mort. A sa suite, il s'était lancé dans la science. Il n'était pas assez fort pour ces études ; elles lui furent funestes. Elevé par le vieil amonieur de son lycée, resté chrétien jusqu'à l'âge d'homme, il abjura ses croyances au moment de la mort de son père. Il appartenait à cette époque et à cette famille d'esprits dont le décalic et malheureux Jonffroy a écrit la confession ; un sentiment profond sérieux de la vie lui interdisait comme un crime le doute et l'indifférence. La foi déracinée entraîna et arrachait avec elle les parties les plus nobles et les plus vives de son cœur. Il eut les révoltes aussitôt réprimées, les retours désolés vers ce passé à jamais évanoui, les regrets si voisins des remords, et toute cette lamentation dont l'écho magnifique remplit encore les chalets de nos grands poètes. Lui aussi, comme Henri Heine, il tendit les mains vers les étoiles paisibles par degrés ses tristesses philosophiques, dont toute l'émotion s'évanouit au fond de son cœur. — Il se souvint de sa femme et de sa fille, et il se prit à venir, sur la première fois peut-être, sur toute sa vie, qu'il passa en revue d'un coup, avec la lucidité extraordinaire de mémoire qui se remarque chez les malades et chez les voyageurs.

de détenu, la tendresse domina et, las de cette science pure qui le glaçait, il quitta Paris. — On était au moment du siècle où les résolutions extrêmes et les généreux copies n'étaient pas les jeunes gens ; celui-ci se fit médecin de campagne à Eyda. — Eyda est un petit village d'Auvergne, situé à 22 kilomètres environ de Clermont, parmi les montagnes et les bois, au bord d'un lac. Le lac d'Eyda n'est pas très grand, mais l'eau en est d'une pureté admirable. Ce n'est pas l'air sombre du laps, la turquoise est plus pâle, un beau soleil trempé de soleil donnerait l'idée de cette nappe d'eau transparente. Des ajoncs en garnissent les bords, et trois vieilles baques de pêcheurs s'y promènent en toute saison. Le docteur Lacoste fit bâtir au bord de ce lac une maison entourée d'un verger. Il déservait quelques bourgeois de la place et plusieurs hameaux perdus dans les montagnes. Comme sa fortune personnelle lui permettait de ne pas ériger beaucoup de ses malades, il fut vite célèbre dans tout le pays. L'action utile et la contemplation des champs paisibles par degrés ses tristesses philosophiques, dont toute l'émotion s'évanouit au fond de son cœur. — Il se souvint de sa femme et de sa fille, et il se prit à venir, sur la première fois peut-être, sur toute sa vie, qu'il passa en revue d'un coup, avec la lucidité extraordinaire de mémoire qui se remarque chez les malades et chez les voyageurs.